

L'EAU DE ROSE

CHRISTOPHE CARLIER

L'EAU DE ROSE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2019

I.S.B.N.: 978-2-7529-1173-5

À ceux qu'on croise un jour et qu'on n'oublie jamais

« Un masque nous en dit plus long qu'un visage. »

OSCAR WILDE, *Plume, pinceau, poison.*

I

C'était arrivé au terme du voyage, pendant l'un de ces temps morts où rien ne semble devoir se produire. Sigrid avait franchi les portes de l'hôtel encadrées de bougainvilliers roses et mauves. Elle s'était présentée à la réception. Un parfum de cire et de sel flottait dans l'air. À l'instant où le directeur, M. Manolis, inclinant le buste avec déférence, saisissait le passeport du bout des doigts, elle avait senti un regard se poser sur sa nuque.

Bien que cette impression ait été discrète, il lui aurait été impossible de ne pas se retourner. À quelques mètres d'elle, dans la lumière de la terrasse, une silhouette se découpait sur le bleu du ciel. Tête penchée, une jeune fille à l'air étonné paraissait lui adresser une invitation silencieuse.

Depuis qu'elle se voyait elle-même comme une femme entre deux âges, Sigrid ne croyait plus posséder que la demi-beauté des anonymes. Cheveux mi-longs, minceur de bon aloi, elle s'accordait un maquillage discret. Évitaient les tenues voyantes ou colorées. En somme, elle ne pensait pas faire partie des êtres qu'on remarque, et c'était elle, pourtant, que l'on dévisageait.

L'inconnue qui se tenait à quelques mètres était vêtue

d'une longue robe noire. Elle tenait d'une main une ombrelle, de l'autre un chapeau à voilette. Des accessoires de brocanteuse, aurait-on dit, ou de magicienne qui va, la nuit tombée, d'un cabaret à l'autre. Seule une très jeune fille à l'humeur vagabonde, aux goûts fantasques pouvait avoir l'idée de s'habiller ainsi début septembre dans une île de la mer Égée.

Malgré la chaleur, le directeur portait un costume noir et un nœud papillon. Il s'épongea le front, prononça dans un français empesé quelques mots de bienvenue, puis ordonna à un garçon de conduire la cliente à sa chambre.

Sigrid se laissa gagner par le charme du décor. La Villa Manolis était un de ces palaces endormis dans leur splendeur ancienne, qui perdent chaque année un peu de leur superbe. L'escalier de pierre, que dominait un lustre en verre de Venise, menait à un vaste couloir. Entre chaque porte apparaissaient, dans des cadres dédorés, des photos en noir et blanc.

La voyageuse les observa un instant. Il s'agissait de portraits de cantatrices, les unes illustres, les autres oubliées. À chacune d'elles, elle trouva une ressemblance avec la jeune fille aperçue sur la terrasse. L'une avait sa grâce théâtrale. L'autre, sa réserve attentive. Une autre encore, sa manière d'allonger le cou en regardant au loin.

Sigrid se reprochait souvent d'accorder trop d'importance aux inconnus. Les ayant croisés un instant, elle ne parvenait pas à les chasser de son esprit. Leur inventait un métier, une adresse et des manies. Sous l'effet d'un attachement involontaire, édifiait autour d'eux un château d'hypothèses.

Jeu absurde. Occupation de désœuvrée.

Le garçon ouvrit une porte. Prend-on jamais possession d'un lieu? Le plus souvent, c'est lui qui s'empare de nous et nous maintient sous son emprise. La chambre était vaste et austère. Une armoire en palissandre se détachait sur le mur blanc. Un ventilateur brassait l'air avec lenteur.

L'endroit lui convenait.

Dans cette pièce haute et nue, elle travaillerait avec ferveur à son roman d'amour, comme une ascète à sa mortification. C'est en ces termes, avec ironie et grandiloquence, qu'elle envisageait son labeur d'écrivain – si tant est que le mot lui convienne.

Depuis plusieurs années, elle s'était vouée à la littérature sentimentale. Faute d'appartenir à la race dorée des auteurs à succès qui collectionnent les prix et campent à la télévision, elle se cantonnait à un genre mineur, le roman rose, décrié mais indispensable à notre époque où le rêve est rare.

Cuisinière habile, elle mitonnait des romances et des sérénades, où seul comptait le nom des héroïnes : Stella, Gentiane ou Deborah. Des livres d'images sans photo ni illustration. Des contes où le prince charmant jouait aussi le rôle de la bonne fée.

Les cordons-bleus n'écrivent pas leurs recettes. Celle de Sigrid tenait en peu de mots. Prendre une femme jeune et jolie, prête à souffrir pour être heureuse. La rendre folle d'un homme inaccessible. Qu'importe la ficelle qui va lier leurs destins : un début d'incendie à l'opéra, un chien qui s'enfuit lors d'une chasse à courre, une voiture qui se trompe de route un soir d'automne. Tout est permis dans les premiers chapitres.

Une fois que le mélange a pris, il ne faut pas tarder

à l'épicer. On peut changer l'amie de cœur en rivale jalouse. Ressusciter un secret oublié. Faire advenir un héritage lesté par une lourde malédiction familiale. Quand l'amour est à la manœuvre, l'héroïne n'a guère d'autre choix que de frémir et de pleurer.

Le tout mijote à petit feu. La lenteur est la clé de l'intrigue. À point nommé, on goûte, on assaisonne. Il reste encore à réussir la fin, laquelle est rarement audacieuse. On offre à ses lectrices un mariage, une promesse ou un baiser. La cuisinière se frotte les mains. Elle va pouvoir songer au titre suivant.

Avant de partir en vacances, Sigrid avait achevé un manuscrit sur lequel elle se reprochait d'avoir passé trop de temps. L'affaire n'était pas simple. Il s'agissait de réunir deux passionnés qui soupiraient dans la nuit tropicale, après s'être aperçus de loin sur le pont d'un bateau. Elle allait enfin passer à autre chose, à un autre amour livresque, dont les contours demeuraient indécis.

Elle prévoyait de rester un mois à la Villa Manolis, ce palace oublié, dont les prix, pendant l'arrière-saison, redeviennent modiques. La vie d'hôtel convenait à son travail. Elle s'installerait à sa table tous les matins. Se reposerait l'après-midi. Retrouverait ses personnages en début de soirée.

Ce serait une femme heureuse qui quitterait cette île, où l'inspiration ne pouvait que la visiter.

Le début des histoires arrive toujours pendant l'été.

Celui-ci touchait à sa fin.

Le compte à rebours avait commencé.

Sigrid fit le tour de la pièce, vida sa valise, s'assit au bureau qui faisait face à la fenêtre. Entre les volets qu'on fermait à demi pendant les heures chaudes, elle apercevait la mer, sur laquelle se détachaient les pins. Son bleu était très doux et leur vert très intense.

L'établissement, recommandé par des amis, ressemblait à d'autres qu'elle avait aimés. Il dominait une côte ourlée de récifs sur lesquels se brisaient les vagues. La première fois qu'elle l'avait entendu, ce nom chantant, Villa Manolis, lui avait plu. Elle avait réservé peu après.

À présent qu'elle était dans la place, elle se sentait gagnée par la langueur des fins de saison. Repensait à ce directeur onctueux, qui l'avait accueillie comme une habituée à laquelle on a de longue date réservé la meilleure chambre.

Elle alluma l'ordinateur. Le temps s'arrêta. En général, lorsqu'elle était installée dans un nouveau lieu, pour peu qu'il soit lesté d'irréalité, de déraison, comme l'était cet hôtel anachronique, une phrase se formait en elle.

La première phrase d'un roman dont elle ne savait rien.

Imprévisible, banale en apparence, mais enfermant en elle une chimère, une vibration. Si insipides qu'ils

puissent paraître aux néophytes, ces mots-là remonteraient un ressort dont la détente la propulserait à coup sûr vers une fin heureuse.

Sigrïd se savait plus tenace qu'un chien courant. Il suffisait que le hasard lance, d'une main invisible, une balle en l'air et elle filerait, oreilles baissées, la rattraper.

Une fois qu'elle tiendrait son accroche, tout deviendrait facile. Elle écrirait avec ardeur, à la diable, sans se retourner, renvoyant à plus tard les hésitations et les repentirs, les relectures et les ajustements.

Elle se redressa et inspira. Cette sensation était agréable. Elle ne ressentait ni crainte ni doute. Dans quelques secondes, l'évidence allait s'imposer.

Décidément, Priscilla n'était pas une fille comme les autres. Trois jours avant son mariage, alors que toutes ses amies l'enviaient d'épouser le séduisant Robert Sherington, un des avocats les plus élégants et les plus fortunés de Boston, elle jugeait que quelque chose manquait à son bonheur.

Quoi donc ? Elle l'ignorait, justement, ce qui la rendait perplexe. Son entourage le lui répétait du matin au soir : Robert avait toutes les qualités qu'on peut attendre d'un époux. Il était à la fois ambitieux et altruiste, sportif et intelligent, dynamique et sensible. Elle devinait même qu'il serait capable de lui être fidèle. En un mot, il atteignait la perfection. C'était une fée ou un bon génie qui l'avait placé sur sa route.

Hélas, la perspective d'être toujours heureuse ne suffit pas à créer le bonheur lui-même. À la veille de ses noces, la fiancée éprouvait malgré elle la tentation de l'imprévu. Au lieu de se concentrer sur les ultimes préparatifs, elle lançait au ciel des regards vagues, se demandant d'où viendrait l'étincelle insolite capable d'allumer dans son doux ciel nocturne un crépitant feu d'artifice.

Au début, il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller à l'aveuglette en laissant les doigts effleurer les touches. Les

phrases initiales contiennent un univers qui se construit peu à peu. En amour, Sigrid se méfiait des inconnus, mais en littérature, elle privilégiait les amorces aguicheuses.

Quand elle n'avait encore presque rien écrit, elle se livrait sans réticence aux clichés, qui sont plus enjôleurs que des mauvais garçons. Elle répondait à leurs œillades, à leurs bombements de torse et à leurs rodomontades. Il faut savoir gré aux mensonges d'être savoureux. L'art de promettre est un talent en soi.

Priscilla éprouvait en outre deux contrariétés. Elle avait remarqué que ses amies qui faisaient si complaisamment l'éloge de Robert, passaient généralement sous silence ses qualités à elle. C'était à peine si elles mentionnaient qu'elle était ravissante et n'entraît jamais dans une pièce sans que les yeux des hommes se posent aussitôt sur elle. Or le fait était avéré. Dans ce cas, pourquoi n'en convenaient-elles pas ?

Sa seconde préoccupation était moins avouable. À l'approche du mariage, Robert jadis ardent et passionné lui témoignait un respect si froid, si appliqué qu'il en devenait presque désobligeant. Trois jours avant leurs noces, c'est à peine s'il lui prenait encore la main en public et, lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux dans une pièce, il était rare qu'il la serre dans ses bras. Dans ces occasions-là, ses baisers étaient rapides et mesurés. C'était à croire que – contrairement à elle – il n'avait jamais vu de film d'amour.

Prendre une idée en l'air. L'enfourcher comme un cheval sauvage qui se cabre avant de s'élancer. Sigrid avait l'impression de partir en pays inconnu.

La rapidité des premières lignes était grisante. Mais maintenant, pensa-t-elle, adieu les grasses matinées,

les bains de mer et les promenades insouciantes sur la falaise. Quand un roman est en chantier, chaque minute d'abandon se paie d'un peu de mauvaise conscience.

Peut-être aurait-elle dû attendre davantage avant de taper le prénom de cette Priscilla, dont elle ne savait pas encore s'il s'agissait d'une grande amoureuse ou d'une petite bécasse.

En fin d'après-midi, Sigrid descendit dans le hall, au sol incrusté de pierres roses et noires. Un perroquet aux yeux d'or, en faction sur son perchoir, pencha la tête pour la dévisager.

Elle traversa le salon. Les murs étaient couleur ivoire. Les miroirs s'étaient piqués sous l'effet du temps. Elle aimait les hôtels fanés dont le charme crépusculaire engage à la rêverie.

Quand elle commençait à bâtir l'intrigue d'un roman, il arrivait souvent que se joue non loin d'elle une comédie à laquelle elle n'avait aucune part et dont elle goûtait, en spectatrice involontaire, la mise en scène et les rebondissements.

Ce serait probablement le cas à la Villa Manolis. La lumière était bonne. Le décor lui plaisait. Restait à vérifier la distribution.

La fille aperçue tout à l'heure sur la terrasse était prédisposée à l'emploi de jeune première. On l'applaudirait chaudement à la fin de la représentation.

Quels seraient les seconds rôles ?

Assises côte à côte dans une odeur d'eau de Cologne, deux Anglaises sans âge se donnaient la réplique. Sigrid

admira leur profil et la mélodie de leur accent pincé, qui oscillait entre émerveillement et dégoût. Bien qu'elles affichassent un air d'indifférence, *amazing* et *horrible* revenaient sans cesse dans leur conversation où tout semblait objet de bonheur ou d'aversion. De temps à autre, un silence les réconciliait.

Quatre jeunes gens jouaient aux cartes en buvant de l'orangeade. Ceux-là ne s'attarderaient guère chez Manolis et fileraient dès le lendemain vers d'autres îles.

Tandis qu'il essayait ses lunettes avec une chamoisine, un touriste autrichien aux allures d'archéologue regardait la mer en plissant les yeux. Les seconds rôles font la saveur des films languissants. Il y avait chez cet homme les gestes précis, les regards nostalgiques et surpris, la politesse inquiète des acteurs qu'on remarque à peine, mais qui laissent sur l'écran une trace indélébile. Sigrid ressentit un début de tendresse à son égard.

Elle fut saluée par un couple de Français. La femme curieuse, l'homme effacé ne demandaient visiblement qu'à lier connaissance. Aimables et désœuvrés, ils la dévisagèrent comme s'ils avaient longuement entendu parler d'elle et que la rencontrer comblait leur attente. Tant d'amabilité de prime abord était suspecte. Elle se força à une certaine froideur.

Tout à la joie d'exercer ses prérogatives, M. Manolis s'approcha d'elle et lui récita à nouveau son compliment de bienvenue. Peut-être sa maîtrise du français se limitait-elle à ces phrases chantantes et ciselées.

Le soleil virait au rouge quand elle sentit un frôlement dans l'air. La jeune fille en noir venait d'entrer sur la terrasse.

Battant doucement l'air de son éventail, elle lança un

regard interrogateur à Sigrid avant de se décider à lui adresser la parole.

– Bonsoir. C'est vous que j'ai aperçue tout à l'heure, quand vous arriviez à l'hôtel?

– Sans doute suis-je la seule cliente à m'être présentée aujourd'hui. L'établissement ne doit pas accueillir grand monde en ce moment.

– C'est pour cela que je l'ai choisi, murmura la demoiselle en soupirant. J'aime que les adresses de vacances ressemblent à des secrets bien gardés.

Avait-elle préparé cette formule? Sigrid ne put s'empêcher de la féliciter comme une bonne élève.

– Vous parlez comme un livre.

– J'en lis beaucoup, admit la jeune fille.

Fallait-il la suivre sur le terrain des confidences? La romancière sauta le pas.

– Moi j'en écris.

– Je m'en doutais.

– Pourquoi? demanda Sigrid. Parce que je porte des lunettes?

– Faites-moi la grâce de me croire plus subtile. Vous n'avez pas de magazines avec vous. En période de vacances, cela cache forcément quelque chose.

La voix de l'inconnue était étrangement gaie. Son timbre joyeux contrastait avec ses yeux moroses agrandis par le fard. La romancière se risqua à lui donner la réplique.

– Vous avez beaucoup d'idées sur les autres.

– Sur moi aussi, dit la Sylphide, mais, quand je parle à quelqu'un pour la première fois, j'essaie de les garder pour moi.

– On aimerait les connaître, avança Sigrid.

Ce « on » n'était pas très honnête, mais figurait néanmoins dans le répertoire des mensonges acceptables.

– Je vous les révélerai volontiers. Nous nous reverrons demain, n'est-ce pas ?

Sans lui laisser le temps de répondre, l'héroïne se leva, altière, fit voler son châle autour d'elle, pivota sur les talons et disparut.

Sigrid interloquée se demanda à quoi rimaient cette entrée en matière, cette pirouette et surtout ce rendez-vous qui ne disait pas son nom.

Sitôt que la jeune fille à la robe noire se fut évanouie, le soleil s'abîma derrière les falaises. La terrasse se vida de ses occupants, qui gagnèrent un à un la salle à manger. Comme le soir apportait sa majesté et sa lassitude, les clients, repris par la pesanteur de l'usage, s'assirent à la table qu'ils semblaient avoir élue pour tout le séjour. Où avait donc filé la gracieuse héroïne à l'éventail?

Sigrid trouva une place d'où elle pouvait voir toute l'assistance, ainsi que le ballet du personnel empressé et maladroit. Elle dîna seule, puis ne tarda pas à remonter dans sa chambre. Il lui sembla curieux de s'y retrouver aussi tôt. Par désœuvrement, elle ralluma l'ordinateur.

Non seulement Robert et Priscilla n'avaient pas le même caractère – il était aussi rationnel et maître de lui qu'elle était rieuse et spontanée –, mais la perspective du mariage avait sur eux des effets opposés.

Si, à l'approche du grand jour, le jeune homme parlait avec davantage de mesure et de gravité, en homme conscient de ses futures responsabilités, elle se sentait prête à faire des folies. Une énergie inconnue montait en elle. D'heure en heure, sa coquetterie s'aiguissait, ses tenues devenaient plus excentriques,

son humeur se faisait capricieuse. Elle supportait mal de ne pas encore appartenir à Robert et pire, de ne pas ressentir chez lui la même impatience.

C'est ce qui la décida à se lancer un défi : avant la célébration de leurs noces, elle amènerait Robert à renoncer à ses pudeurs anachroniques.

Oui, le moment était venu qu'il lui prouve sa passion. Elle s'estimait assez forte pour briser le carcan d'interdits et d'obligations que les Sherington avaient érigés en valeurs familiales et qui emprisonnaient le cœur de son fiancé.

Ce que femme veut, Dieu le veut. C'était aussi simple que ça.

Amusée, elle compta sur ses doigts. Un, deux, trois... Dans trois jours, au bras de son père, elle pénétrerait dans la cathédrale de la Sainte-Croix, tandis que les grandes orgues joueraient la marche nuptiale. À cet instant, sur le visage des cinq cents invités, la joie céderait la place à la surprise.

La soirée traînait en longueur. Quittant la salle à manger, les clients reprenaient lentement position sur la terrasse, que dominait la chambre de Sigrid.

Assise à son bureau, elle entendit enfler la rumeur des conversations qui recouvrit bientôt le bruit lointain des vagues.

Elle alla s'accouder au balcon.

Constatant que la jeune fille au châle n'avait pas reparu, elle soupira, bâilla et se remit au travail.

Un murmure s'élèverait dans l'église, un frisson parcourrait l'assistance car, contrairement à toute attente, sous le voile blanc de l'épousée, des lèvres rouge sang dessineraient un sourire mutin. Quant au marié, irréprochablement sanglé

dans son frac, il aurait un regard d'aventurier et la démarche assurée d'un fauve.

On se lancerait d'un banc à l'autre des coups d'œil interrogateurs. Où donc était passée la princesse endormie dans son cercueil de verre, effrayée à l'idée d'entrer dans le clan Sherington? Qu'était devenu le diplômé appliqué, l'avocat circonspect, le juriste réfléchi? La première avait été remplacée par une Ève intrépide; le second par un pur-sang.

Au début de la cérémonie, Robert resterait maître de lui, alors même que ses yeux lanceraient de sombres feux. Mais après l'échange des consentements, au moment indécis où l'organiste hésite, où l'officiant devient songeur, où les larmes humectent les cils des vieilles tantes et des amies d'enfance, le jeune marié prendrait son élue dans ses bras. Leurs lèvres s'uniraient pendant une minute – une minute d'abandon, de violence et de volupté, que seuls quelques esprits étroits jugeraient un peu longue. Une minute pendant laquelle toutes les femmes de l'assistance regarderaient Priscilla avec envie.

En secret, elle aurait prévenu le photographe afin que ses flashes crépitent à ce moment-là. De superbes clichés immortaliseraient son triomphe et la mine irritée de sa belle-mère, l'abominable Dorothée qui l'avait détestée au premier regard. Celle-ci devrait se résigner à l'évidence: dans le cœur de son fils, ce fils unique qu'elle avait toujours surveillé en louve, il n'y avait plus, il n'y aurait plus jamais de place que pour une femme.

Une seule.

Priscilla.

Seulement, pour parvenir à ce résultat, il fallait agir. Et agir vite, car le temps pressait.

C'est ce qui incita Priscilla, pour hâter le dénouement qu'elle souhaitait avec ardeur, à prendre une décision dont elle était loin de mesurer la portée.

Les yeux rivés à l'écran de son ordinateur, Sigrid abandonnait parfois ses personnages pour penser à la silhouette tour à tour vague et aiguë d'une estivante en villégiature dans un hôtel des Cyclades. Or cette jeune fille n'avait rien à faire dans son roman.

La règle, quand on commence un manuscrit, est que les personnages occupent tout l'espace. Nul ne doit s'introduire dans leur aire de jeu.

Le roman rose ne contiendrait que des fadaïses ?

C'est loin d'être aussi simple, pensait Sigrid. Il satisfait seulement une part de nous-mêmes que l'on nous a appris à nommer la sottise. À la durée, il préfère l'instant. D'un battement de paupière, d'un regard qui se fige, d'un mot qu'on n'a su prononcer, il fait un monde. Transforme une promesse en cathédrale. Telles sont, indissociables, sa puissance et sa faiblesse.

Certains matins sans joie, on aurait pu lui faire admettre que ce qu'elle écrivait ne valait pas tripette. Elle s'était éloignée de la littérature pour se perdre à sa lisière. Mais ce soir, installée à son bureau, elle ressentait une bouffée d'orgueil : ses niaiseries étaient fortes comme la foi en Dieu, éternelles comme le vent sur la mer, douces comme la chaleur du soleil sur la peau – sensation brève, superficielle, mais qui fait accéder à l'infini.

C'est du moins ce qu'elle aurait répondu à cette heure tardive, s'il s'était trouvé un imprudent pour la prendre de haut. Elle avait souvent entendu des remontrances, des remarques ironiques ou malicieuses à l'égard de son travail. Elle les avait jugées ridicules. Pourquoi les gens de bien qui dénoncent en chœur les violences faites aux

femmes tiennent-ils dans un tel mépris les douceurs qui les réconfortent ?

Tout en songeant à son extravagant projet, Priscilla revoyait des images du passé. Cher et délicieux Robert ! Jamais, il n'avait jamais changé... Elle n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir son visage d'enfant : grands yeux couleur de porcelaine, joues rondes parsemées de taches de rousseur, blanches quenottes et lèvres plus roses que des bonbons aux fraises.

Elle n'avait pas six ans que, chaque matin, après avoir pris son petit déjeuner, elle jetait un coup d'œil par la fenêtre. Sur le trottoir, patientait une silhouette reconnaissable entre toutes : celle d'un petit garçon au veston impeccable, qui portait une chemise blanche, une casquette verte et une cravate rayée. C'était lui, bien sûr, qui l'attendait sans broncher, même quand elle était en retard, pour l'emmener à l'école et se mettait au garde-à-vous quand elle apparaissait.

C'était le temps des sentiments naissants, des chuchotements et des petits secrets. Délice et innocence de ces premières années ! Les adultes attendris les regardaient passer en murmurant que ces deux-là s'étaient trouvés. De tous les garçons de la classe, Robert était le plus doué. C'était même une sorte d'enfant prodige. Quant à elle – teint de neige, boucles dorées, sourire angélique –, elle était la plus jolie des petites filles.

Jolie ? Le mot est faible. Elle était véritablement la coqueluche de l'établissement ! Quand elle se produisait, à la fête de fin d'année, dans un petit ballet dont elle était l'étoile, les adjectifs qui revenaient le plus souvent à son sujet étaient : « ravissante », « adorable », « irrésistible ». Elle le savait car elle avait l'ouïe fine : même quand un tonnerre d'applaudissements montait de la salle, les compliments prononcés à mi-voix lui parvenaient distinctement. Et elle les dégustait comme des friandises.

La nuit était tombée depuis longtemps. Sigrid ne pouvait détacher sa pensée de la jeune fille obscure. Qui était-elle? À quoi rimaient sa grâce énigmatique, sa présence obsédante et floue? Arrivait-elle d'un pays de brumes et de falaises, ou avait-elle toujours vécu à la Villa Manolis?

Sigrid rêvait déjà d'assembler pièce à pièce le puzzle de sa vie. Combien de temps lui faudrait-il pour apprivoiser l'inconnue? Peu importait. Elle voulait entrer de biais dans son univers. À pas comptés et invisibles.

En s'endormant, elle se dit qu'elle aurait aimé l'observer longuement derrière la jalousie d'une persienne, ainsi qu'un amoureux transi, ou dans le demi-jour d'un miroir sans tain, à la manière d'un prédateur ou d'un pervers.

II

Sigrid, qui s'était levée tôt, fut l'une des premières à descendre sur la terrasse. Elle y retrouva la saveur de l'eau fraîche, qui prend un goût de noisette après la première gorgée de café noir. La chaleur ne tarderait pas à monter.

Paresseux comme des grands fauves, les pensionnaires sortirent de leur chambre à pas comptés, jouant l'hébétude pour faire comprendre qu'ils s'étaient levés au prix d'un effort considérable.

Une fois assis, ils s'emparaient des aliments avec méthode, conservaient un instant l'œil distrait après les avoir ingérés. Puis ils tournaient la tête, sans hâte, vers un autre toast, un autre fruit, qu'ils mettraient un temps certain à beurrer ou à peler.

Chaque bouchée les occupait plusieurs minutes, au point qu'on ne savait plus, de l'aliment ou du mangeur, lequel des deux absorbait l'autre. Le cérémonial était silencieux. La veille, les dîneurs s'observaient d'une table à l'autre; ce matin, chacun semblait concentré sur soi-même.

En regardant autour d'elle, Sigrid se dit qu'elle était peut-être passée à côté de quelque chose. Où ses voisins

avaient-ils acquis cet infini respect pour la nourriture du matin, dans lequel il entrait autant d'application que de reconnaissance ?

Sortant de l'hôtel, elle suivit le sentier qui menait à la pinède. Au bout d'une centaine de mètres, le promeneur devait choisir : descendre vers la mer ou rejoindre le haut de la falaise. Elle préféra la vue à la baignade et gagna un promontoire d'où le regard embrassait la côte. Le littoral âpre, sauvage, déchiqueté dominait une mer lisse et bleue. On devinait pourtant que c'était d'elle, non de la pierre, que venait le danger.

L'effondrement des falaises, l'entassement des rocs où se brisaient les vagues semblaient issus de la fantaisie d'un fou, lequel, ayant jeté ses blocs au hasard, s'en était brusquement détourné, laissant à terre son œuvre inachevée.

Parfois, une crique abritée, où l'eau marine virait au turquoise, s'intercalait entre deux abîmes. Des baigneurs s'y installaient pour paresser. Il y avait non loin d'eux des plongeurs et des radeaux.

Du haut du rocher, Sigrid aperçut la jeune fille qui venait de trouver une anse à son goût. Elle la vit se déshabiller pour prendre le soleil avant de plonger dans les vagues. Ainsi donc, Électre pouvait abandonner son masque de tragédienne et, renonçant à ses voiles, sauter presque nue dans les flots ?

Cette duplicité plut à la romancière. La cohérence n'est finalement qu'une convention, dont elle aimait affranchir ses personnages. Il lui plaisait que sa protégée ait choisi la liberté, sans toutefois renoncer à sa panoplie d'esthète : à côté de sa serviette de plage, elle avait déposé son livre et sa crème solaire dans un étui à violon.

Deux heures plus tard, quand Sigrid rentra à l'hôtel, elle remarqua que la jeune fille, au lieu de remonter directement de la mer vers la terrasse, comme le faisaient la plupart des clients, était repassée par sa chambre. L'héroïne s'était fardée et rhabillée afin d'apparaître, dans une splendeur quasi théâtrale, parmi les pensionnaires.

Comme elle semblait plongée dans ses pensées, ceux-ci cherchèrent poliment à la distraire.

– Avez-vous visité le musée antique? demanda une âme instruite et secourable. On y voit des poteries splendides.

L'homme aux allures d'archéologue se dépêcha d'approuver en agrémentant le propos d'un développement érudite.

– Pourquoi n'iriez-vous pas marcher sur les falaises? suggéra un randonneur.

Pensaient-ils réellement que la voyageuse avait besoin de leurs conseils pour profiter de l'été grec? Ne percevaient-ils pas qu'il entraînait dans sa mise nocturne une part de facétie?

– Je reviens ici chaque année, affirma une pensionnaire. Comment ne pas s'éprendre du site?

Elle écarquillait les yeux en posant la main sur son cœur tant pour montrer son enthousiasme que pour traduire son impuissance à l'exprimer.

La jeune fille fit la moue, comme si cette déclaration de fidélité traduisait un affreux renoncement.

Ayant reçu les grâces de chacun, elle s'assit sans un mot près de Sigrid, qui avait observé son manège du coin de l'œil.

Celle-ci avait aussi remarqué que sa cadette jouait avec une clé, à laquelle pendait le numéro neuf. Elle occupait

elle-même la chambre huit. L'idée qu'elles étaient voisines la fit sourire de fierté. Leur proximité condamnait les autres clients à un éloignement malheureux.

Une mésange bleue, curieuse et dodue, se percha sur la balustrade qui entourait la terrasse. Les deux femmes se turent, conscientes qu'il suffirait d'un mot pour effrayer la visiteuse. Celle-ci les observa attentivement, paraissant établir entre elles une brève comparaison. Coup d'œil à droite, coup d'œil à gauche, hochement de tête en guise d'approbation.

Le silence dura plus d'une minute. Quand une porte, en claquant, déclencha un envol vif et coloré, Sigrid chuchota :

– On se demande ce que pensent les oiseaux lorsqu'ils nous regardent avec un tel sérieux.

– Celui-ci devait se dire que je suis trop habillée pour la saison.

– Je parierais plutôt qu'il devait trouver votre visage intéressant.

L'inconnue sourit pour la première fois.

– En regrettant tout de même que je ne sois pas un ver de terre.

Elle ajouta après un silence :

– Je m'appelle Gertrude.

Un nom tudesque, pensa Sigrid, qui tranche avec ses cheveux noirs et sa cambrure de flamenca.

Elle se nomma à son tour.

La jeune fille reprit d'une voix assurée :

– En fin de journée, on tourne en rond dans cet hôtel. Au village, il y a un petit restaurant qui s'illumine le soir comme une guinguette. J'aimerais bien vous y emmener.

Sigrid, à laquelle les oiseaux avaient toujours porté bonheur, ne pouvait qu'accepter.

Gertrude eut un léger hochement de tête qui ressemblait à s'y méprendre à celui de la mésange.